

NOTICE NÉCROLOGIQUE

SUR LE

D^r CH^s FAUCONNET

Charles Fauconnet est né à Genève en 1811 ; son enfance et sa jeunesse furent entourées de la plus tendre sollicitude et dans cette atmosphère toute imprégnée d'affection, son aimable caractère et la bonté de son cœur ne firent, l'un et l'autre, que se développer.

Ce fut entre 7 et 8 ans qu'il entra au collège de Genève ; sa vive intelligence et la conscience qu'il apportait à ses études le firent aimer et estimer de ses professeurs, en même temps que sa joyeuse humeur et son excellent caractère le faisaient chérir de ses camarades. Il en franchit ainsi, d'un pas allégre et assuré, successivement toutes les classes. Arrivé en Belles-lettres, il suivit avec le plus vif intérêt les cours donnés par A. de la Rive et par de Candolle. Déjà un penchant tout particulier l'attirait vers les sciences naturelles, et surtout vers la botanique, dont il devait plus tard s'occuper avec une prédilection marquée.

Les études et les courses qu'il fit à cette époque avec le professeur Seringe, lui laissèrent un souvenir auquel il aimait beaucoup à se reporter.

Cependant le moment était venu pour lui de choi-

sir une carrière. Deux mobiles lui firent donner la préférence à la médecine; d'abord son penchant naturel à soulager les souffrances de ses semblables, et ensuite, son désir de connaître et de savoir.

Il fit ses études à Paris où il suivit avec assiduité les cours des professeurs éminents qui s'y trouvaient alors, et après de brillants examens, il obtint, en 1838, le diplôme de Docteur en médecine.

Avant de se fixer à Genève comme praticien, il fit un séjour à Montpellier, puis il voyagea en Angleterre, en Ecosse, en Irlande et en Allemagne, séjournant dans toutes les villes qui pouvaient lui offrir un intérêt au point de vue médical.

Le Dr Ch^s Fauconnet revint enfin s'établir dans sa ville natale, où il se forma rapidement une nombreuse clientèle par son entier dévouement à ses malades, dont il n'était pas seulement le médecin, mais surtout l'ami auquel on avait recours à chaque difficulté. Comme on l'a déjà dit, la médecine était pour lui un sacerdoce.

Il fut nommé successivement médecin du Dispensaire, de l'Hôpital extérieur et de l'ancien Bureau de Bienfaisance. Plus tard, il devint médecin en chef de l'hôpital cantonal.

Il donna tous ses soins aux familles pauvres avec lesquelles ces divers établissements le mirent en contact et il resta toujours leur ami, lors même que les exigences de sa nombreuse clientèle l'eussent forcé de renoncer à ses fonctions publiques.

Fauconne regardait l'exercice de la médecine comme un devoir gratuit et non comme une profession qui doit être un gagne-pain.

En collaboration avec M. le Dr Lombard, il publia une étude sur le typhus à l'époque où cette maladie

apparut pour la première fois avec un caractère épidémique.

Courbé sous le poids des responsabilités qui pesaient sur lui, la botanique, à laquelle il s'adonna dans ses rares moments de loisir, fut pour Fauconnet une ressource bien précieuse. Détournant quelques moments ses regards des misères qu'il s'était efforcé d'adoucir, l'étude et l'admiration inspirée par cette partie des beautés de la création, étaient à son cœur comme un baume rafraîchissant. Il le dit lui-même dans sa préface des *Herborisation sur le Salève* " On " sent alors le cœur s'apaiser, l'âme se rasséréner " et s'abîmer dans la contemplation de la merveilleuse harmonie de l'Univers, créé par la sagesse, soutenu par la Force et orné par la Beauté, qui viennent " d'en Haut. „

Ses excursions botaniques dans le canton de Genève et dans le reste de la Suisse, l'avaient lié d'une amitié toute particulière avec M. le curé Chavin, ainsi qu'avec Messieurs Dupin, Muret, Rapin, Reuter et d'autres. De concert avec M. Reuter, il organisa des excursions botaniques se répétant chaque jeudi, et auxquelles étaient conviés les étudiants désireux d'apprendre la botanique ailleurs que dans les livres.

En 1865, le Dr Fauconnet publia ses *Herborisations sur le Salève*, qu'il dédia aux anciens membres de la Société Hallerienne qu'il avait présidée. En 1868 il fit paraître ses *Promenades botaniques aux Voirons*, et, en 1872 il termina ses publications par ses *Excursions botaniques dans le Valais*.

Le but préféré de ses courses était le Valais, qu'il considérait comme le canton le plus riche et le plus intéressant au point de vue de la Flore. Celui qui écrit ces lignes a eu plusieurs fois le plaisir de l'y

accompagner et d'apprécier tout à la fois ses vastes connaissances en botanique et le charme de sa société sous tous les rapports. Que d'intéressantes fleurs ne rapportait-il pas de ces excursions ! Il les soignait avec amour, soit qu'elles fussent destinées à reprendre vie dans son jardin de Sadex, soit qu'elles prissent place dans son herbier. " Je n'ai qu'à les regarder, " disait-il, pour qu'aussitôt se retrace avec vivacité " devant mes yeux le souvenir agréable de la cir- " constance dans laquelle je les ai récoltées, et le " visage des amis avec lesquels j'étais „

Nommé membre honoraire et ensuite Président de la Société Murithienne, il était heureux de prendre une part active aux travaux et aux réunions de cette Société, au sein de laquelle il comptait de nombreux amis.

Lors de l'envoi de l'herbier Delessert à Genève, M. de Candolle le pria d'en faire la classification. Il s'adonna à ce travail important avec la conscience qu'il mettait à toute chose, et ce fût grâce aux nombreuses démarches qu'il tenta auprès du Conseil Administratif, qu'on décida à nommer un conservateur pour cet herbier.

Fauconnet fut l'un des fondateurs de la *Garance* plus tard *Asile de Sérix* ; il créa à Genève la première *société d'Instruction Mutuelle*, qu'il dirigea pendant plusieurs années, ainsi que la *société de Prévoyance*.

Libéral dans le vrai sens du mot, il s'efforça de travailler au bien de ses concitoyens lorsqu'il fit partie du Grand Conseil.

Il habita Genève jusqu'en 1870 ; se sentant alors fatigué et ébranlé dans sa santé, il prit le parti de se retirer à Sadex, près de Nyon. L'air pur des bords du Léman, et une vie plus tranquille lui rendirent des forces et permirent à ses amis, au nombre des-

quels j'étais heureux d'être compté, de jouir, dans des causeries fréquentes et intimes, du charme de sa conversation toujours instructive et dans laquelle on saisissait bientôt l'élévation de son esprit et les précieuses qualités qu'il réunissait.

Il vivait là très retiré, mais il recevait cependant encore les clients qui venaient le consulter, et remplaçait de temps à autre comme médecin à la Métairie M. le Dr Güder, lors des absences de ce dernier.

Toujours désireux de se rendre utile et de faire le bien, il profita d'un mieux-aller passager pour donner à Prangins un cours d'hygiène qui fut très suivi et fort apprécié.

Cependant quelques infirmités dont il était atteint se montraient rebelles aux moyens curatifs employés, et tendaient plutôt à s'aggraver qu'à guérir; aussi, ne se faisant aucune illusion sur l'issue probable qu'elles devaient avoir, il me manifesta l'an dernier le désir d'assister encore une fois à la réunion de la Société Murithienne pour y déposer la Présidence dont elle l'avait revêtu et lui faire ses adieux. Ce fut pour moi un devoir bien doux à remplir d'accompagner à Sion cet excellent ami, qui déjà très affaibli et voyant à peine pour se conduire, n'aurait pas osé, seul, entreprendre cette dernière course. Dès lors sa santé, déjà très altérée, alla chaque jour en déclinant, et vers l'automne, sentant sa fin approcher, il consentit, tout en regrettant de quitter sa campagne de Sadex, à se laisser transporter à Genève pour y être au milieu des siens.

Le 8 janvier il était frappé d'une congestion cérébrale compliquée d'une maladie de cœur, de rhumatisme et d'autres accidents et jusqu'au dernier moment, oublieux de lui-même, il a aidé ses enfants, par des paroles de foi et d'espérance chrétienne,

à accepter la volonté de Dieu, qui l'a rappelé à Lui le jeudi 20 janvier dernier.

Le dimanche suivant, de nombreux amis venus de toutes parts, se pressaient à Genève pour lui rendre les derniers devoirs.

Conformément à ses principes et suivant le désir exprimé par ses enfants, aucun discours n'a été prononcé sur sa tombe.

Fréd. Roux.

